



HAL
open science

Légendaire et mégalithes, une carte mentale de l'espace caussenard à l'apogée de la civilisation paysanne

Rémi Azemar

► **To cite this version:**

Rémi Azemar. Légendaire et mégalithes, une carte mentale de l'espace caussenard à l'apogée de la civilisation paysanne. *Patrimòni*, 2023, 103, pp.9-17. hal-04119832

HAL Id: hal-04119832

<https://hal.science/hal-04119832>

Submitted on 6 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

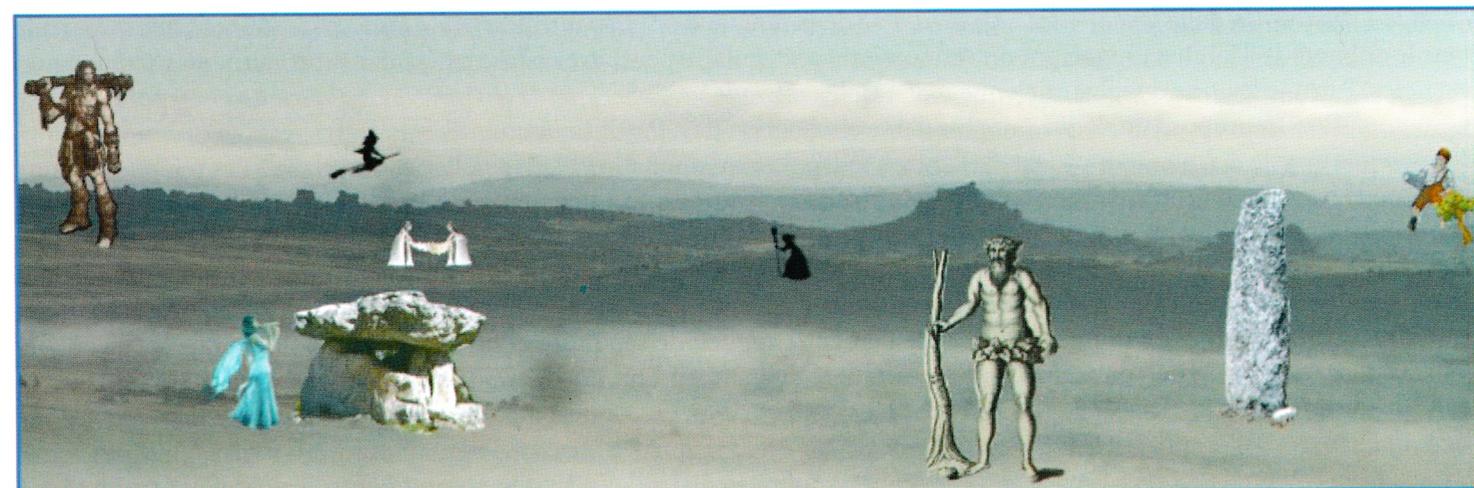
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Légitimaire et Mégalithes,

une carte mentale de l'espace caussenard à l'apogée de la civilisation paysanne

(1^{ère} partie)

Texte et photos : Rémi AZÉMAR, Agrégé de l'Université, Chercheur associé au Laboratoire TRACES, UMR 5608 du CNRS, Université de Toulouse Jean Jaurès; remi.azemar@fde.univ-montp2.fr



Paysage caussenard mégalithes et merveilleux

« Un jour le laboureur, au milieu de ses sillons, contempera ces informes pyramides : effrayé de la grandeur du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux. » F.R. de Chateaubriand (*Les Martyrs*, 1809)

Le patrimoine mégalithique du Sud de la France depuis les causses du Quercy, les Grands Causses jusqu'à l'Ardèche, s'impose par sa densité. Avec ses dolmens et ses menhirs, l'importance de ce monumentalisme qui se développe depuis le milieu du 4^e millénaire jusqu'à celui du 2^e millénaire avant notre ère masque une grande complexité. L'étude de ces constructions de grosses pierres, au-delà d'une apparente uniformité, révèle la variété de ce patrimoine, étalé dans la durée, aux fonctions diverses et souvent altéré par les atteintes du temps. Cette difficulté de l'analyse s'accroît avec l'impact des remplois, eux aussi inscrits jusqu'à nos jours dans le temps long, sources de réaffectations, de modifications des architectures et parfois de destructions. Ainsi, installées dans les paysages, ces constructions constituent une des traces les plus tangibles des systèmes spatiaux anciens, malgré l'érosion de leur nombre ou leurs remaniements. C'est une invitation à décrypter dans le palimpseste paysager les couches qui se sont succédé avec l'anthropisation de l'espace, depuis les sociétés néolithiques qui ont édifié des mégalithes. Si c'est là une approche qui relève de la géographie et de l'histoire, elle prend une dimension culturelle lorsque l'on aborde par cette monumentalité le sujet des représentations mentales du paysage. Le légendaire souvent attaché aux mégalithes offre cette opportunité. Cette analyse peut révéler une inter-contextualité, un peu à l'image du paysage géographique lui aussi porteur de lambeaux d'organisations spatiales passées, il exprime aussi un regard inscrit dans un contexte temporel singulier, constat qui évite le travers de l'anachronisme.

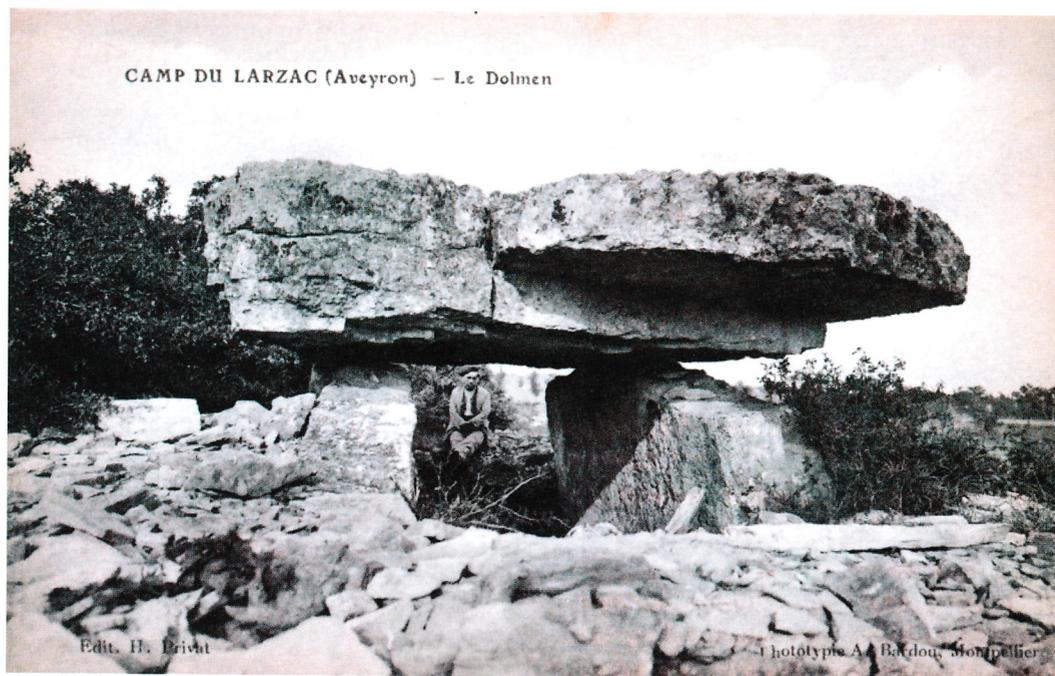
Lorsque les causses, au milieu du XIX^e siècle, atteignent leur optimum démographique dans le contexte finissant d'une économie de subsistance, les récits légendaires autour des mégalithes sont encore vivaces. L'analyse de cette source peut livrer un regard sur l'espace par les populations du passé, reflet de son organisation et des enjeux sociaux qui l'animent.



Dolmen de « la Pierre Martine » (Livernon - 46) Lithographie de Thierry frères, 1834

La toponymie, avec des noms de lieux qui ont pu perdurer jusqu'à nos jours, livre les sources les plus anciennes sur la culture populaire relative au mégalithisme. Ces informations, généralement liées au Moyen-Âge tardif ou à l'époque moderne, proviennent essentiellement des documents cadastraux, les compoix ou les reconnaissances féodales par exemple, qui nomment des espaces liés à l'implantation de mégalithes; les règlements de limites, de justiciables, se référant à des fonctions de bornage complètent cette documentation. Ces mêmes sources livrent également les changements de désignation en confirmant ainsi leur inscription dans les rythmes de la temporalité. Ces informations en langue d'Oc renvoient principalement à ce qui est perçu comme un artefact, une œuvre du passé, même si parfois s'il s'agit de simples agencements naturels. « *Peyre plantade* » (la pierre plantée) « *Peyre Fioc* » (la pierre fichée) « *Peyrelelade* » (la pierre levée) « *Ladepeyre* » (la pierre large) « *Tioule Lelade* » (la dalle levée) « *les Claparèdes* » (de la langue d'oc, clapas : pierrier) « *las Cousses* » (hauteur, monticule pour le dolmen de Tiergues) suggérant un monument spectaculaire peut-être encore inséré dans son cairn, en sont quelques exemples. Parmi elles, une des plus anciennes, « *La Couvertoirade* » « *Cobertoïrada* » (*Cartulaire de Gellone XI^e siècle*) pour laquelle A. Soutou (1977) a proposé un dérivé possible d'une abréviation de « *Peyra Cobertoïrada* », la pierre recouverte, en voyant un lien possible avec le dolmen tout proche de l'ancien village connu pour son passé templier et hospitalier. Les références à une fonction de bornage dans ces dénominations du parcellaire apparaissent également sous la forme de « *la Garde* » « *la bole* » (la borne). Plus rares sont les mentions liées à un usage passé des monuments, telles « *Cazarède* » (la maison), ou « *Larcoule* », relevé sur le Larzac (Viala-du-Pas-de-Jaux), qui renvoie à l'*arque*, désignant en langue d'Oc un coffre, souvent à grains mais aussi par extension un cercueil. L'association à la mort apparaît aussi, mais peu fréquente, comme avec Puech Mort (Martiel), peut-être en relation avec un dolmen proche. Ce lien entre un lieu de sépulture et un monument dolménique spectaculaire pourrait-il renvoyer à un personnage hors du commun et donc relatif à un légendaire ? Le géant par exemple ? Dans une énumération de limites du justiciable du territoire des Hospitaliers de La Cavalerie, datée de 1491, sur le causse du Larzac, traduite par Jean Delmas (2017) apparaît le toponyme de « *Balma d'Albion* » qui peut être attribué à un rôle de bornage tenu par l'actuel dolmen de la Fabière près de La Cavalerie. Le terme de « *balma* » (du bas latin signifiant grotte, antre, caverne) peut renvoyer à l'abri imposant offert par la dalle de couverture du dolmen (26,5 tonnes). « *Albion* », s'il peut être en lien avec le latin « *albus* » (blanc) souvent adossé aux noms de mégalithes pour souligner la présence de leurs blocs dans le paysage, pourrait aussi suggérer à un anthroponyme médiéval ou antique, mais au vu du contexte de la source sa relation avec un personnage fantastique peut être aussi plausible. S'agit-il du géant Albion, relaté par Eschyle, le fils de Poséïdon vaincu par Hercule, ou du nom légendaire qui précéda celui de la Grande-Bretagne ? Les textes britanniques le mentionnent dès le VIII^e siècle, et surtout à partir du XII^e siècle : Brutus, descendant d'Enée, arriva dans l'île « *qui portait le nom d'Albion. Il n'y avait alors aucun habitant si ce n'est des géants* » (*G. de MONMOUTH, 1136*) dont le chef Gogmagog est vaincu par les nouveaux arrivants qui fondent la Bretagne. Ces récits connaissent une large diffusion au Moyen-Âge, avec leurs premières versions imprimées dans la deuxième moitié du XV^e siècle. L'allusion à un géant nommé Albion, si elle peut être liée à la transmission de ces récits mythiques, pourrait aussi trouver son origine dans les souvenirs traumatisants des dévastations qu'a connu le Larzac durant la guerre de Cent ans achevée depuis peu. Lorsque près de quatre siècles plus tard, au milieu du XIX^e siècle, le dolmen tout proche du Jonquet est appelé « *l'oustal del Jaïan* » (la maison du Géant), cela ne révèle-t-il pas un lien avec l'appellation de la fin du Moyen-Âge ? Mais alors, comme dans plusieurs cas, le toponyme médiéval *Balma d'Albion* n'a plus cours, c'est le signe qu'une autre organisation de l'espace s'est mise en place avec sa propre grille de lecture.

Toutefois, nombre de désignations relevées au XIX^e siècle et plus strictement affectées aux monuments proprement dits plutôt qu'à leurs tènements pourraient relever d'un substrat médiéval, mais l'absence de sources empêche d'en être assuré. Seul le regard sur la longue durée de la civilisation paysanne permet de déceler le socle du récit d'une association entre les mégalithes et une œuvre perçue comme celle de prédécesseurs ou de forces dépassant les capacités humaines. C'est avec les Temps Modernes ou aux débuts de la période contemporaine, dans un contexte nouveau, que l'abondance des sources révèle comment les mégalithes ont pu contribuer à animer les représentations spatiales des populations caussenardes.



« *L'oustal del Jaïan* » (dolmen du Jonquet - La Cavalerie - 12) Carte postale début du XX^e siècle

Le contexte d'une culture populaire

Au XIX^e siècle, lorsque la recherche scientifique autour du mégalithisme se met véritablement en œuvre, les collectages des folkloristes se multiplient autour des dénominations alors attribuées aux monuments et, pour le légendaire qui leur est parfois lié, les enquêtes ethnographiques du XX^e siècle complètent ce corpus. Les pionniers de la science préhistorique tel Émile Cartailhac se sont eux-mêmes particulièrement attachés à rassembler ces récits au moment où étaient soulevées les multiples questions autour du mégalithisme.

Ce corpus de sources orales révèle une culture populaire encore vivace, mais qui dès la première moitié du XX^e siècle, voire dès la fin du XIX^e siècle, s'est très largement dissoute comme l'a souligné Pierre Temple (1936). Ses derniers feux ont pu être recueillis, par exemple, à l'occasion de l'opération Al Canton en Aveyron. Il y a là une forte incitation à contextualiser dans la temporalité cette part de la culture populaire et éviter l'écueil de la perception d'un récit enraciné dans une lointaine et obscure mythologie, même si l'approche dans le temps long permet des rapprochements. La deuxième moitié du XVIII^e siècle et la première du XIX^e siècle, constituent un temps d'apogée de la civilisation paysanne, avec les derniers feux de l'économie de subsistance, qui annonce l'entrée dans une économie agraire plus ouverte sur les marchés. Le regard sur le passé, les sources du merveilleux, imprégnées de ce contexte, sont singuliers même si, pour les mégalithes notamment, le socle de temps antérieurs alimente l'imaginaire par l'identification d'une œuvre humaine ou par des relations avec le surnaturel.

Toponymes

Si dans des temps plus anciens les informations toponymiques, comme nous l'avons vu, se réfèrent aux mégalithes principalement pour désigner leur environnement, les sources orales et écrites du XIX^e siècle se révèlent bien plus précises en livrant la dénomination des monuments proprement dits. Le caractère artificiel des constructions mégalithiques demeure toujours souligné et des qualificatifs déjà anciens se maintiennent tels « *Peyre Plantade, Peyrelevade, Peyre Fichade* » : pierre plantée levée ou fichée. C'est aussi l'aspect du monument qui est souligné : « *Peyro Blanco, Peyraube,* » (pierre blanche), « *Peyre Cabucelade, Peyre Descabucelade* » (pierre couverte ou découverte). La fonction est également plus souvent désignée, fréquemment funéraire : « *le toumbarel* » « *le tombeau* » « *la caisse* » (le cercueil) « *la cabane des ossements* » « *le cibournié* » (le cendrier, le cippe) « *la toumbo de l'Homme* » « *l'homme mort* ». Parfois c'est l'allusion à un lieu de rites religieux ou destiné à un abri « *la pierre de sacrifice* » « *l'oustal* » (la maison) « *la Baume* » (la grotte). L'association à une référence historique est aussi fréquente : « *tombeau des Anglais* », « *Toumbels dels Anglèses* », « *tombe des Sarrazins* », « *Tombeau des Poulacres* » (sale, dégoûtant, venu d'un pays lointain), « *Cave del Rey* », « *Chaval del Rey* », « *dolmen de Saint Louis* », « *Cros de la Barouno* » (doline de la Baronne)



Eau forte d'Eugène Viala, fin du XIX^e siècle.

« on y aurait enterré pendant la peste ». Puis vient la relation à des personnages de l'univers du religieux ou du merveilleux : « Pierre du Diable », « toumbo de Morti Cobolié » (Saint Martin), « Sent Rouoc » (le roc saint en relation avec la Vierge), « le Palet de Gargantua », « l'Oustal del Jayan », « Lo Caisso del Jayan », « lou Geion », « Teoulo de la géanto », « Baoumo des Géons », « l'oustal dé los Fadarellos », « le Ron de las Fadas », « le lavoïr des fées », « le Clapas de las Fados/mascos » (le pierrier des fées ou sorcières), « la Peyro de la Fatsilièro » (la pierre de la sorcière), « le Roc del Fadat » (le rocher du sorcier).

Ce nouveau contexte élargit le registre des dénominations au rang des auteurs de ces architectures de pierres et des acteurs qui les occupent. Avec les Anglais, Sarrazins, Poulacres, c'est la désignation de traumatismes passés, réels ou mythiques, vécus par les populations ; le roi, Saint Louis, la baronne renvoient quant à eux à un passé politique et social plus proche et davantage inscrit dans les enjeux qui parcourent une partie du XIX^e siècle. Les fonctions des édifices, maison, cercueil, tombeau, pierre des sacrifices, si elles ne sont pas sans liens avec les premières recherches archéologiques ou l'état de la connaissance, peuvent renvoyer aussi à de simples observations telles que l'abri souvent offert par des monuments aux proportions conséquentes. L'abondance des restes osseux qu'ils contiennent généralement, surtout à un moment où leurs fouilles se multiplient, peut aussi susciter ces attributions et même être associée à une certaine forme de respect pour les dolmens. La fréquente réinhabitation des restes humains découverts par les premiers fouilleurs à l'image de Benjamin Tournier au milieu du XIX^e siècle ou même plus tard avec Louis et Omer Geniès sur le Larzac, témoignent de leur respect et peut-être de leur souci de ne pas heurter les populations locales et leurs croyances. Le Diable, Saint Martin, ou la Vierge renvoient aux cadres de la foi religieuse dominante du temps sur les causes et leur insertion dans ce légendaire, s'il peut révéler une surimposition sur des croyances antérieures, peut plus simplement s'être appliqué à des constructions qui ont paru dépasser les possibilités humaines. Avec les fées, les sorcières, les sorciers ou les géants, c'est un fond dont on peut trouver des racines anciennes, tels la flambée occidentale de la chasse à la sorcellerie du XV^e siècle qui perdure jusqu'au XVII^e siècle, ou même le « plomb magique du Larzac », texte de conjuration du 1^{er}/2^e siècle en langue gauloise (LEJEUNE M., 1985) qui évoque une jeteuse de sort. Tout cela rappelle un héritage auquel l'inscription dans un temps nouveau donne une singularité nouvelle.

Théâtres et acteurs du merveilleux



Un Dolmen du Larzac, dessin de M. Félix de Lurençon.

« La caisse du Géant » (dolmen 1 des Combets - Millau - 12) Gravure de F. de Sambucy - L'illustration du Midi - 1867.

Les récits plus élaborés mettant en scène des personnages fantastiques autour des mégalithes ont pour la plupart été relevés au XIX^e siècle. Pour le dolmen du Puech d'Elves à Martiel (12) dit « Lou cami de los Foxilieyros » (le chemin des sorcières), l'abbé Lafon en 1874 rapporte cette légende : « ... en temps d'orage on croit les voir, soit chevauchant les nuages, soit à califourchon sur une branche d'arbre et dans cette position, trainées pendant la nuit par un attelage de chats noirs à travers les sentiers des forêts ». Cette description des « Foxilieyros » rappelle leur vol au Sabbat, les mots des traités de démonologie de la fin du XV^e siècle tel le « Marteau des sorcières » qui codifie toutes les connaissances du temps quand commence la flambée de la « chasse aux sorcières ». Plusieurs récits, relatés avec détail, permettent l'analyse. Michel Virenque du Viala-du-Pas-de-Jaux (12) évoque en 1876 la capture d'une fée : « Près du dolmen des Fadarelles on s'empara d'une fée au moment où elle mettait ses bas rouges. On l'enferma dans la maison de Madame Fabre veuve. Dans le courant de la même journée, une seconde fée se présenta sous les fenêtres de la maison et dit à la première : « Gardez-vous de vendre le secret de la sauge car si les riches le savaient, ils laisseraient les pauvres mourir de faim ». La surveillance n'ayant pas été assez active la fée prisonnière réussit à s'enfuir ». Émile Cartailhac, pionnier de la science préhistorique, en 1877 recueille plusieurs récits merveilleux à Sauclières (12) : « Non loin du

Roc del Fodat (dolmen) les habitants du pays montrent une petite pièce de terre limitée par un vieux mur de soutènement et d'où la vue embrasse un large horizon: c'est le camp de las gâinos; là les gâinos (vieilles sorcières) venaient laver leur linge et montées sur le Roc del Fodat, elles surveillaient la lessive étendue au soleil. Les Gâinos ou fadarelles savaient prédire le temps; elles savaient faire des raccommodages que l'on payait en nature, pourtant pas avec des herbages car elles savaient très bien cultiver. On avait les yeux sur la montagne, en ce temps là, et les gens de la plaine observaient tout ce que faisaient les fadarelles, et en tiraient profit: comme elles étaient sorcières, on ne risquait rien à les imiter (c'est là ce que plusieurs des vieux habitants de Sauclières, interrogés séparément nous ont certifié; nous avons écrit sous leur dictée). Les fadarelles hommes étaient rarement aperçus. Ils restaient dans les bois, et le peuple détestait cette engeance. Cependant une famille qui vivait à la lisière de la forêt osait fréquenter les sorcières. Le fils, s'étant épris de l'une d'elles, parvint à lui faire partager son amour et ils se marièrent. Mais une condition fut imposée par elle: son mari ne devait jamais lui rappeler qu'elle était fadarelle. Tout allait bien dans le jeune ménage, la jeune femme était ravissante de beauté, et le mari un des plus heureux cultivateurs du pays. Un jour la femme dit à son mari qu'un orage approchait, qu'il fallait couper le blé vert. Il refusa de la croire. Alors elle se fit aider et coupa le blé. Le travail était terminé quand l'orage éclata; les voisins perdirent toute leur récolte. Le mari n'eut qu'un mot à dire à sa femme: que sios fadarello! Elle disparut aussitôt; et à partir de ce moment-là, soit qu'elle fût invisible, soit qu'elle vînt au logis quand on ne pouvait la voir, les enfants continuèrent à être habillés par leur mère; elle les peignait et lavait leur linge; elle mettait de l'ordre et nettoyait tout avec soin dans la maison ».

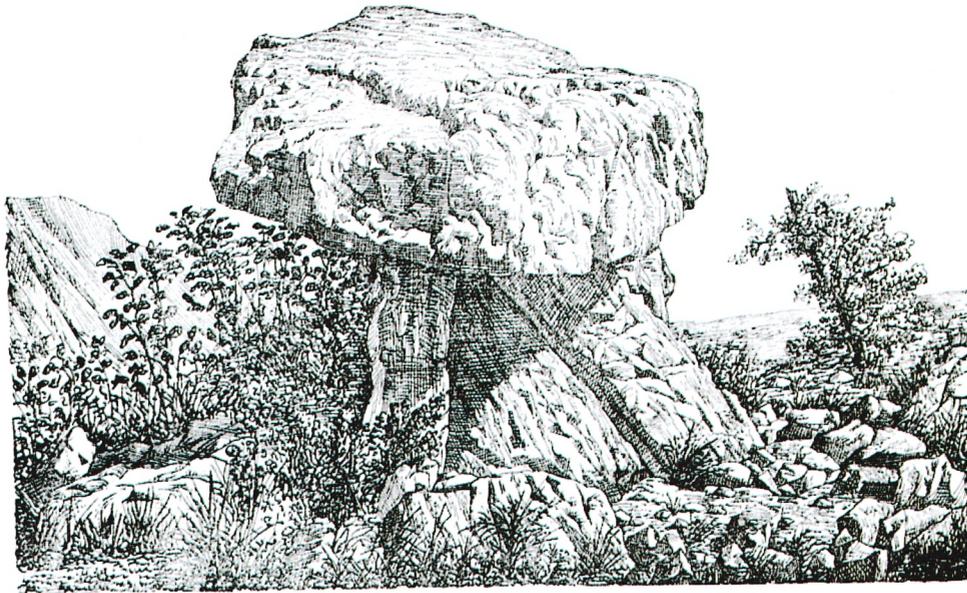


Fig. 40. — Le Roc del Fodat, dolmen de Sauclières (Aveyron).

« Le Roc del Fadat ou tombeau du Géant » (Sauclières - 12) E. Cartailhac - Matériaux - 1877.

Ces récits légendaires ont pu parfois susciter des interprétations hasardeuses voyant là l'expression d'une culture paysanne quasi-intangible échappant à toute temporalité. Certes les ethnologues (D. Loddo et J.-N. Pelen, 2001) ont bien montré comment l'ancienneté des personnages, les géants ou les fées en action dans les récits, peuvent avoir depuis longtemps des liens forts avec les représentations associées à la maîtrise de l'espace. Pour éviter l'anachronisme, il est nécessaire de planter le décor du contexte des collectages au moment de l'expansion et de la mutation de l'espace agricole marqués aux XVIII^e et XIX^e siècles, ce qui peut replacer le contenu des croyances dans ce temps de refoulement accentué de l'espace naturel. Cela n'écarte pas bien sûr, dans la mise en scène de ces récits, la récurrence de fonds issus de l'époque médiévale. Le récit de la fée qui s'évade, captive ou

après avoir côtoyé les humains avec le rappel malencontreux de ses dons ou de ses connaissances magiques, peut suggérer par bien des aspects la légende de la fée Mélusine, elle aussi marquée par la révélation de sa double nature (Jean d'Arras, 1393). Comme les traces matérielles du passé dans le paysage, ces récits peuvent fort bien porter des empreintes liées à des contextes antérieurs, même très ténues et mâtinées d'un nouveau regard comme nous l'avons déjà souligné. La diffusion de l'usage de l'écrit et de la lecture qui se répand au cours du XIX^e n'est certainement pas à négliger, la lecture souvent orale à la veillée de brochures bon marché ayant pu alimenter les récits autour des mégalithes. Pour les *Fadarellos*, *Gâinos*, *Fodat*, en scène dans un théâtre spatial bien singulier au XIX^e siècle, les emprunts à un fond médiéval tardif, telle la flambée occidentale de chasse à la sorcellerie, ont pu marquer durablement la mémoire collective tout comme les pratiques magiques avec leurs variantes s'inscrivent dans un temps long. Certains détails peuvent aussi dévoiler la réminiscence du passé, comme par exemple avec la couleur rouge des bas de la Fadarelle du Viala-du-Pas-de-Jaux, la plus ancienne des couleurs, celle qui pénétrait le mieux la laine, la moins fragile, la couleur tentatrice, celle qui avait la primauté à l'époque médiévale.

Héritages et nouveautés entrent en composition dans la mise en scène du légendaire du paysage, avec une temporalité économique et sociale singulière.

Itinéraires et récits fantastiques

Le légendaire mégalithique invite à une lecture géographique. Les collectages de la culture orale au cours du XIX^e ou au XX^e siècle ont recueilli des récits suffisamment élaborés qui se croisent par bien des aspects et qui peuvent permettre de saisir de véritables récits épiques dont l'espace agraire caussenard est le théâtre. Jean Delmas (1998) a déjà souligné la récurrence, pour le Rouergue et dans les régions proches, d'un légendaire qu'il qualifie d'« enjambée du Géant » mettant en scène les aventures du personnage fantastique, parfois désigné comme Gargantua, Roland, Samson, Saint Pierre, la Vierge, ou le Juif Errant, franchissant les vallées. Cet auteur envisage un substrat mythique relatif à d'anciennes partitions territoriales, à leurs points de



« Le palet de Gargantua » (La Bastide - 48) Carte postale début XX^e siècle.

passage et d'articulations. La fréquence de ce type de récit à l'échelle régionale et ses liens entre concordances toponymiques et vestiges archéologiques, dont les mégalithes, les gravures rupestres ou les particularités du relief, paraissent lui donner une cohérence.

Nous pourrions citer la légende de Gargantua qui, venu du Causse Méjean, enjambe la vallée du Tarn pour aller sur le plateau des Bondons, dernier lambeau calcaire au bas des pentes du Mont Lozère, où il s'assoit sur la butte de l'Esquine d'Aze et crée les deux puechs des Bondons en décrottant ses sabots (G. Cord et A. Viré, 1900). Cette légende est d'autant plus emblématique que ce site possède une des plus fortes concentrations de menhirs d'Europe. Sur les Grands Causses et au contact des Cévennes, nous avons plusieurs légendaires où le géant est mis en scène dans un récit organisé autour de lieux bien identifiés par cette tradition orale et ponctués de mégalithes.

Les enquêtes menées par l'opération Al Canton (C.-P. Bedel, 1994) ou celles d'Adrienne Durand-Tullou peuvent permettre une tentative d'interprétation en lien avec la problématique spatiale. Plusieurs mégalithes s'inscrivent au centre de ce récit, tels le dolmen de Balmarelesse ou tombeau du Géant, les menhirs du Pal, de Peyrelevade, du Palet de Gargantua (Saint-Jean-du-Bruel, Alzon). Légendaire et vestiges ont là comme point commun le lien avec un pèlerinage, un itinéraire dans l'espace, celui du Mont Saint-Guiral attirant encore avant la première guerre mondiale des centaines de personnes des alentours à l'occasion des fêtes de la Pentecôte, et qui a fait l'objet d'une recherche minutieuse d'A. Durand-Tullou (1981). « Il y avait un géant qui se promenait dans notre pays, il était sur le causse, sur le Larzac et sur le causse il n'y a pas d'eau, il avait soif. Il alla à Saint-Sauveur, il mit un pied dans le cimetière, l'autre à Revens, de l'autre côté, il enjamba la Dourbie, s'accroupit et but à la Dourbie. Il y avait un bouvier avec son voyage de broussaille qui passait. Il avala tout. Il crut qu'il avait avalé un porte-bois (phrygane, larve de trichoptère, arthropode aquatique). Il continua sur le Causse Bégon. Mais il n'était pas en forme, il boitait. Il quitta sa botte, il y avait un rocher dedans, il le jeta et ce roc est devenu le Roc Nantais. Il continua, il voulut aller au Saint-Guiral voir l'ermite, mais cela n'allait pas. En passant à Dourbias, il dressa deux pierres, il s'allongea, il en mit une troisième en équilibre dessus et mourut là. C'est la tombe du Géant. Et l'histoire se finit ici. » (Extrait de Al Canton Nant, C. P. Bedel, 1994, traduction de la langue d'Oc R. Azémar)

Ce conte recueilli sous plusieurs formes, au contenu sensiblement identique, revêt une dimension épique qui annonce clairement que le Géant venu du Larzac s'aventure sur un autre territoire comme pour s'en emparer, en pillant ses ressources : l'eau (la Dourbie), l'homme (le bouvier), le bétail (les bœufs), les outils, les récoltes (la charretée de buissons), et de surcroît en piétinant les morts (le cimetière de Saint-Sauveur) : c'est aussi une profanation. Le Géant est également confronté aux puissances protectrices du territoire qu'il convoite et c'est un dérisoire « porte-bois », une simple larve aquatique dissimulée dans son enveloppe de brindilles et de sable, qui cause la mort, le prix de la conquête. Le « Tombeau du Géant » clôture le périple mais en incarne aussi l'emprise par sa monumentalité. De grandes unités spatiales et structurales pour chaque ensemble géologique sont associées dans la légende, celles des Grands Causses calcaires jusqu'à celles des Cévennes schisteuses et granitiques avec le mont Saint-Guiral, dans un véritable récit d'appropriation territoriale.

Cette légende dans la tradition orale du XIX^e siècle ou de la première moitié du XX^e concorde avec les repères toponymiques anciens qui balisent le parcours du géant, ce qui confère potentiellement de l'ancienneté au récit. C'est en tous cas un espace vécu et parcouru pour les populations de l'époque contemporaine, et il est frappant de remarquer la concordance entre l'un des itinéraires jadis suivis par les pèlerins au mont Saint-Guiral pour la Pentecôte et celui de la légende. Cette fête de la liturgie chrétienne trouve un cadre particulièrement adapté dans ce contexte géographique dominé par le mont Saint-Guiral avec les vestiges de l'ermitage en son sommet. Si la célébration de la Pentecôte au printemps puise ses origines dans une fête agricole antique des moissons, avec le récit biblique elle commémore l'alliance entre Moïse et Dieu sur le Mont Sinaï puis, pour les Chrétiens, elle clôt le cycle pascal et célèbre la venue du Christ. Un autre légendaire marque le mont Saint-Guiral, celui des trois ermites Saint Guiral, Saint Loup et Saint Clair, qui lie trois sommets marquants de la région, où se seraient retirés ces personnages devenus ermites et entretenant par des brasiers le souvenir de leur amour commun défunt, Irène de Rogues (A. Durand-Tullou, 1951). Ce récit lui aussi récurrent dans la région, avec des formes et des protagonistes différents, introduit un niveau d'échelle plus large.

Le secteur plus particulier où se trouvent le « tombeau du Géant », le « Pal », le « Palet de Gargantua » avec au moins trois menhirs était un lieu de halte et de rencontre pour quatre cortèges de pèlerins venant de Saint-Jean-du-Bruel et de Sauclières, et lieu de probables réjouissances. Là, les indices toponymiques paraissent indiquer l'existence d'une légende de lancer du palet qui aurait pu être la dalle de couverture du « tombeau du Géant », avec les trois menhirs voisins, dont l'un est désigné comme la « Peyrelevade » (la pierre levée), peut-être assimilés aux quilles du jeu. Ainsi l'itinéraire du Géant concorde quasiment avec celui des communautés paysannes venues de plusieurs territoires qui convergent vers le lieu commun, le plus élevé de la région, le mont Saint-Guiral et son ancien ermitage. Dans le périple du Géant et son lancer de rocher, le « Roc Nantais » s'installe dans le récit du parcours, repère en saillie qui marque la proue du Causse Bégon dominant le vallon de Nant comme une borne à l'orée du territoire. Il y a aussi cette charretée et son chargement de bois, avalés avec le bouvier par le Géant. Comment interpréter cette violence, si ce n'est comme la conséquence logique d'une intrusion dans un autre terri-

toire au point d'avaloir sans distinction eau, hommes, bétail, récoltes et outils, de détruire la vie qui anime cet espace, violence qui vient en écho au piétinement des morts, le cimetière de Saint-Sauveur au début de l'enjambée ? Et le porte-bois, cet animal dissimulé dans son enveloppe de brindilles et de sable, si dérisoire, capable de causer l'issue fatale pour le Géant, est-il le signe du risque qu'il en coûte à ceux qui enfreignent, qui profanent des limites et bravent les puissances protectrices du territoire ? Le tombeau construit par le Géant devient-il une marque de l'appropriation d'un espace dont il s'empare au prix de sa vie, et dont la monumentalité incarne la conquête définitive à l'issue d'un affrontement fatal pour le héros victorieux ?



« La toubmo del Jaïan » dessin de M. Viguié, vers 1875 (dolmen de Balmerellesse - Saint-Jean-du-Bruel - 12)
Archives municipales de Toulouse.

Ce parcours raconté s'assimile à une géographie vécue pour les habitants, un itinéraire cyclique qui relie différents espaces appropriés, caussenards, avec leurs plateaux, pentes, vallons, et serres et valats cévenols. Ils sont là, tous associés par des croyances communes encore vivaces au début du XX^e siècle, que ce soit le culte au saint protecteur, les rituels du pèlerinage, les plantes recueillies (les renoncules – *caoumeignos* - tout particulièrement au pied du Saint-Guiral), ou l'eau, leurs vertus prophylactiques pour les troupeaux d'ovins ou de caprins, leurs qualités pour la fécondité et la protection des foyers. Ce sont des réponses aux attentes essentielles des communautés que l'on espère pour se concilier les forces de la nature sous l'égide du Saint. L'enquête sur le pèlerinage au Saint-Guiral, conduite avec précision par Adrienne Durand-Tullou (1981), peut aider aux rapprochements que nous faisons. Elle a bien montré comment le pèlerinage rassemblait des populations fortement impliquées dans l'économie pastorale et à quel point les péripéties du cérémonial de cet itinéraire dans la montagne y étaient liées. Ce flux cyclique des hommes entre les territoires, auquel le légendaire fait écho, puise très probablement ses racines dans d'anciens cultes agraires, réarticulés aux nouveautés du fait religieux, inscrits dans la durée et les cycles du fonds d'un système agropastoral pluriséculaire. Balisé par les mégalithes, le récit devient une véritable carte mentale ; en évoquant bien plus que le seul franchissement d'un cours d'eau, il est la relation d'un parcours au travers de territoires distincts mais régis par des logiques de limites communes.

Un autre légendaire, dans ce contexte géographique, met en scène les Géants ou des êtres surnaturels avec les mégalithes dans la relation au territoire : le lancer de palets. Déjà évoqué, il constitue un épisode du périple du personnage fantastique comme

nous l'avons vu, lorsqu'il lance le rocher qui devient le « *Roc Nantais* ». Les collectages, là encore réalisés par Adrienne Durand-Tullou, permettent de saisir la relation du légendaire à l'espace. Un premier récit concerne le menhir de Peyrelade (Sauclières) sur le tracé d'un chemin suivi par les pèlerins d'Alzon au mont Saint-Guiral. Ce dernier était l'objet de pratiques liées à la fécondité au printemps, saison du pèlerinage, « *les femmes frappées de stérilité venant s'y glisser dessus* », ce qui est encore attesté en 1947. Le prêtre d'Alzon aurait fait retourner cette pierre pour conjurer ces pratiques vers 1910. Ce qui aurait valu au menhir le nom de « *Peïro virado* », même s'il n'est pas à exclure que cela puisse aussi suggérer l'idée d'une pierre perçue comme magique et animée de mouvements (*Peyro virando*).

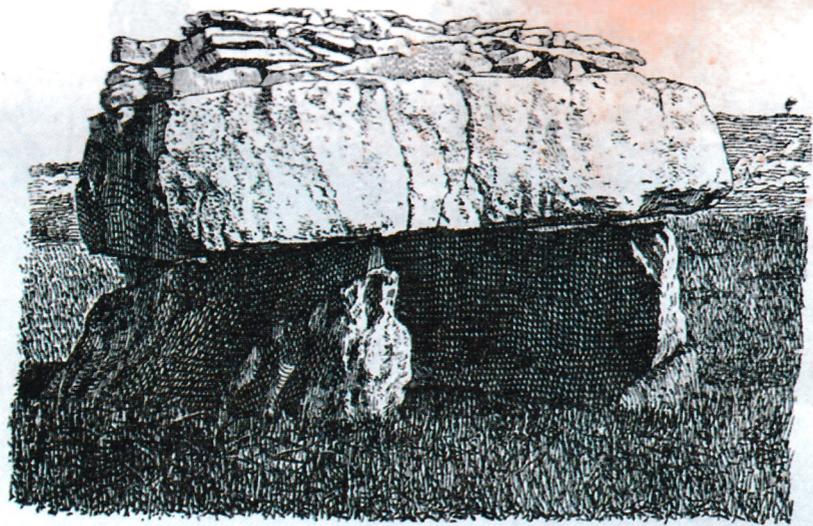
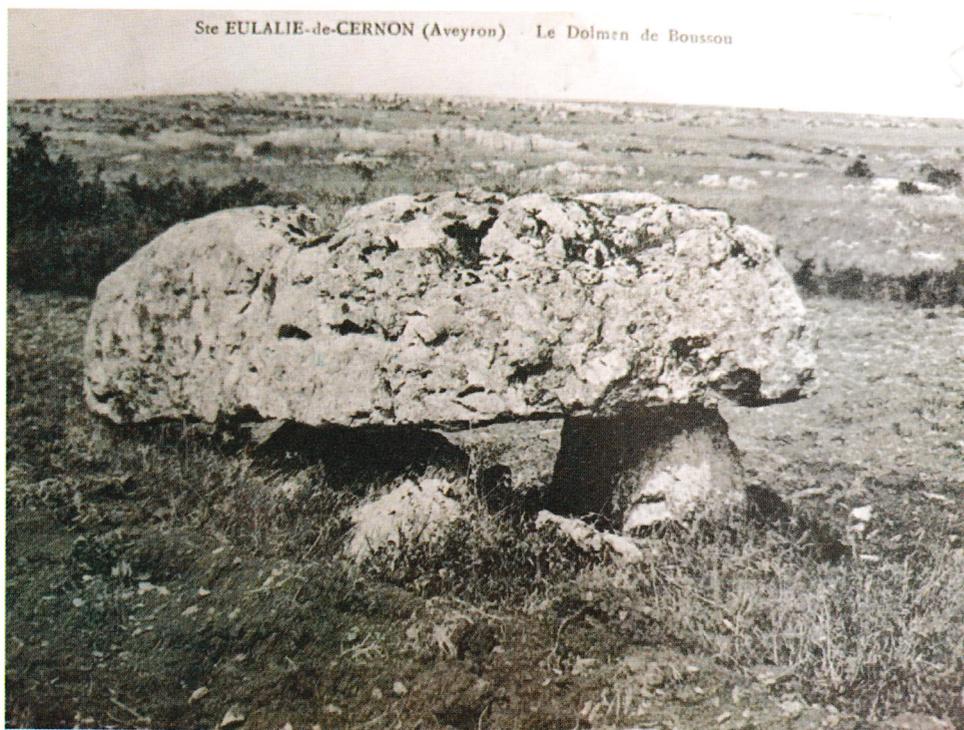


FIG. 86. — Une Peyro-lebado du Causse de Saint-Affrique (Aveyron).

Une peyro lebado du Causse de Saint-Affrique (dolmen de Boussac) Émile Cartailhac "la France préhistorique d'après les sépultures et les monuments" F. Alcan 1889



Dolmen de « Peyraube » (la Pierre Blanche) Sainte-Eulalie-de-Cernon (12) Carte postale début du XX^e siècle.

Deux autres collectages mettent en scène ce mégalithe. Dans le premier, enregistré dans les années 1940, c'est Gargantua qui jouait aux palets et en lança successivement trois « *qu'il portait sous le bras* » ou qu'il « *tenait dans ses poches* ». Deux se fichèrent sur le Causse de Blandas au sud et le dernier se planta à Peyrelade sur les pentes en contrebas du mont Saint-Guiral. L'autre récit rapporté par Émilien Dumas vers 1840 (*M.-A. Lombard, 1893*), est celui d'un défi qui met en scène Dieu, installé au mont Saint-Guiral, qui affronte le Diable se trouvant quant à lui sur le Serre de la Tour du Causse de Blandas. Dieu lance le menhir de Peyrelade sur le diable qui le renvoie sans atteindre le Saint-Guiral, et le bloc reste sur les pentes. Dans les deux cas, au travers du lancer de palets, c'est un franchissement de vallée qui est encore évoqué, ici celle de l'Arre qui sépare deux ensembles géologiques distincts, le Causse de Blandas, satellite du Larzac, et le massif cévenol. À sa façon, cela se rapproche de « *l'enjambée du Géant* » : deux espaces de part et d'autre d'un cours d'eau sont liés par le récit et les mégalithes balisent les péripéties du conte. Le mont Saint-Guiral occupe une place centrale où se tient Gargantua ou Dieu, et le Blandas apparaît comme l'espace lointain occupé par une puissance contraire. Pour un récit, c'est un jeu dont le Causse de Blandas est l'objet, pour l'autre c'est un affrontement dont le Diable sur le Causse de Blandas devient la cible. Deux espaces se confrontent et les mégalithes les identifient. Comme dans « *l'enjambée du Géant* », les mégalithes ou les éléments remarquables du relief des deux espaces, le mont Saint-Guiral et le Serre de la Tour sont mis en évidence. Là aussi, le cadre du récit légendaire est celui de deux territoires distincts, séparés par des limites dont le jeu de palets révèle les identités respectives. Le positionnement du menhir de Peyrelade, quasiment sur la limite des départements de l'Aveyron et du Gard qui a gardé le tracé de la délimitation du Rouergue d'Ancien Régime, elle-même héritière du territoire antique des Rutènes, renforce ce rôle de bornage entre des territoires. Ce récit ne reflète-t-il pas aussi une hiérarchie entre ces territoires, pour mieux souligner celui où Dieu est descendu du ciel, celui où agit Gargantua, celui où siège une force dominante ? Que ce soit avec les seules traces toponymiques ou les récits légendaires, les mégalithes dans ce contexte chronologique apparaissent comme des marqueurs qui balisent et identifient l'espace autant dans son épaisseur symbolique que matérielle.

Deux autres collectages mettent en scène ce mégalithe. Dans le premier, enregistré dans les années 1940, c'est Gargantua qui jouait aux palets et en lança successivement trois « *qu'il portait sous le bras* » ou qu'il « *tenait dans ses poches* ». Deux se fichèrent sur le Causse de Blandas au sud et le dernier se planta à Peyrelade sur les pentes en contrebas du mont Saint-Guiral. L'autre récit rapporté par Émilien Dumas vers 1840 (*M.-A. Lombard, 1893*), est celui d'un défi qui met en scène Dieu, installé au mont Saint-Guiral, qui affronte le Diable se trouvant quant à lui sur le Serre de la Tour du Causse de Blandas. Dieu lance le menhir de Peyrelade sur le diable qui le renvoie sans atteindre le Saint-Guiral, et le bloc reste sur les pentes. Dans les deux cas, au travers du lancer de palets, c'est un franchissement de vallée qui est encore évoqué, ici celle de l'Arre qui

À suivre sur le n°104

Légendaire et Mégalithes,

une carte mentale de l'espace caussenard à l'apogée de la civilisation paysanne

(2^{ème} partie)

Texte et photos : Rémi AZÉMAR, Agrégé de l'Université, Chercheur associé au Laboratoire TRACES, UMR 5608 du CNRS, Université de Toulouse Jean Jaurès; remi.azemar@fde.univ-montp2.fr

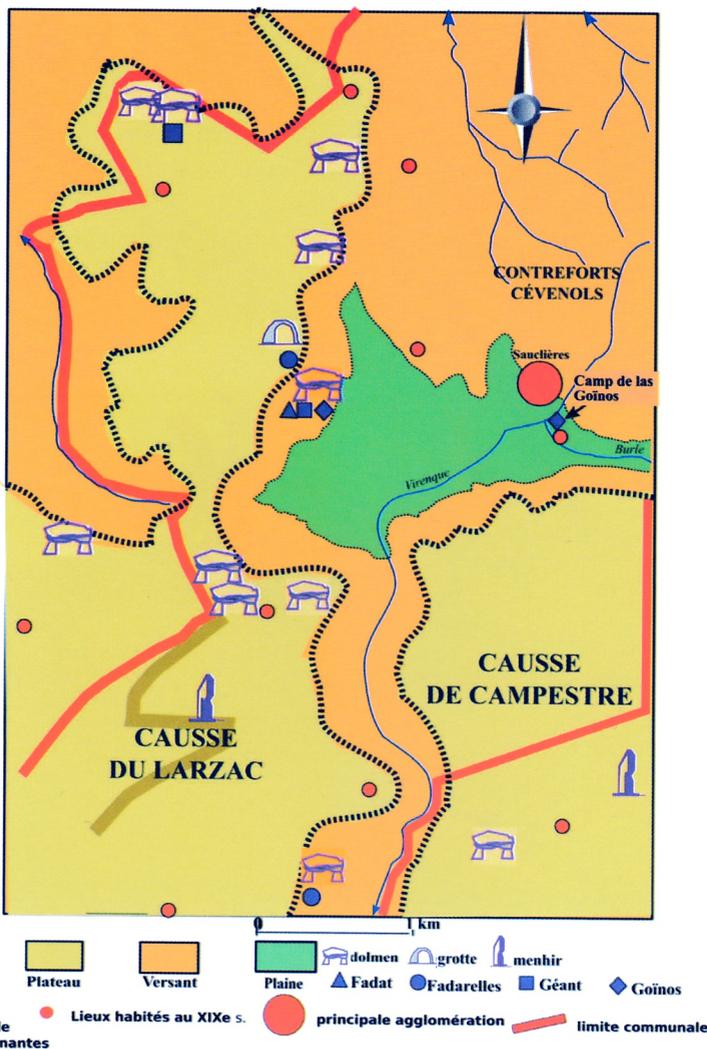
Merveilleux, terroirs, finages : une relation vécue au XIX^e siècle

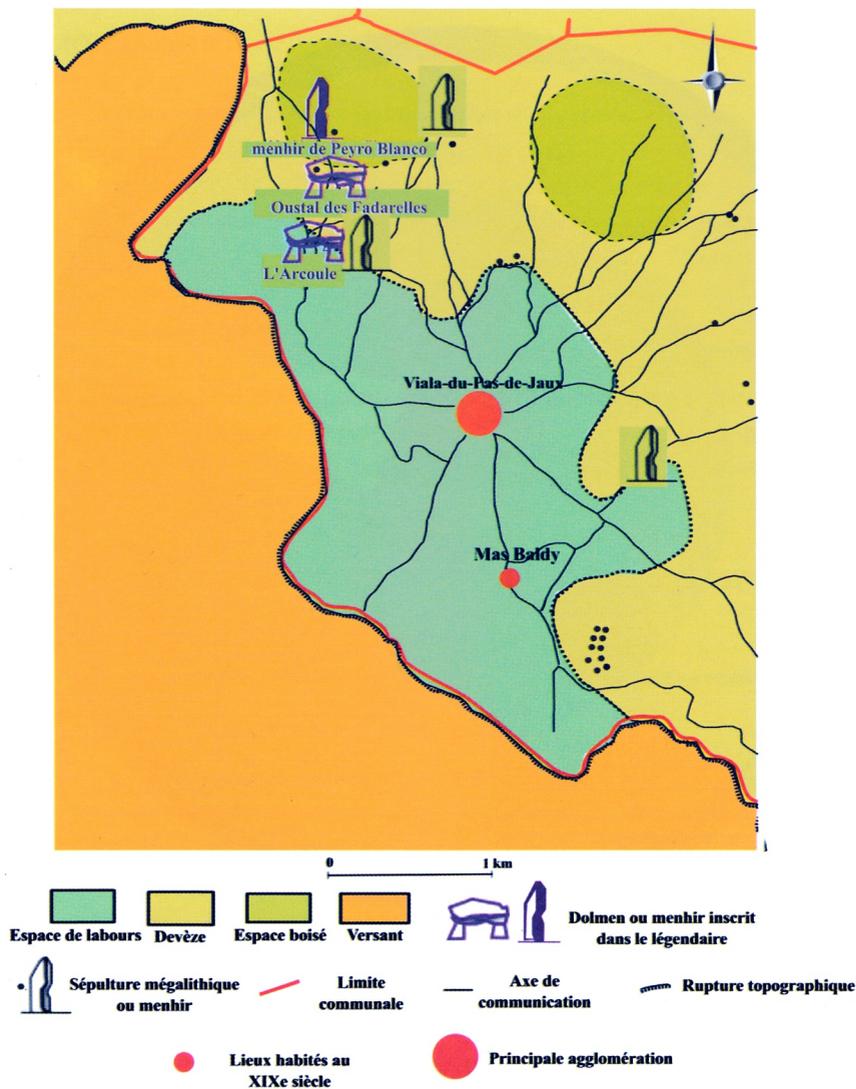
La richesse des informations pour le légendaire autour des mégalithes peut permettre d'aborder les représentations culturelles de l'espace dans le contexte d'une économie de subsistance finissante au XIX^e siècle. Le collectage réalisé à Sauclières (Aveyron), et tout particulièrement par Émile Cartailhac (1877), peut alimenter la proposition d'un modèle empirique transposable au contexte régional de l'agrosystème de cette période. Le cadre de ce modèle s'applique au finage agraire de la deuxième moitié du XVIII^e siècle à la première moitié du XIX^e siècle. Son organisation se centre autour de la principale agglomération proche des espaces les plus propices aux labours. C'est le cas à Sauclières, ou pour le Viala-



Le palet de Gangantua" (La Bastide - 48), carte postale, début du XX^e siècle.

du-Pas-de-Jaux, autre lieu bien documenté pour le légendaire, à la convergence d'un parcellaire de labours rayonnant autour de la fondation hospitalière du XIV^e siècle. Dans cette partie centrale du finage, les mégalithes sont quasi inexistantes, c'est un vide archéologique en concordance avec l'intensité de la mise en valeur. Puis vient l'espace « de la montagne » à Sauclières, plus largement celui de la *devèze*, dominé par les parcours et parsemé d'îlots labourables. Dans le contexte chronologique principal de collectage du légendaire, sous l'effet de la pression démographique, la mise en valeur y est soutenue. C'est là que subsistent les vestiges mégalithiques les plus nombreux dans un espace plus éloigné, plus ingrat pour la mise en culture, plus fragile face à l'intensité de l'exploitation. Cette partie de l'agrosystème est aussi plus vulnérable aux forces de la nature repliées dans la dureté fréquente du relief des confins ou la *silva* voisine. Il y a dans cet espace des secteurs où la conquête des sols relève d'un vrai défi face à la nature avec l'aridité, la pente, la pauvreté ou la fragilité des sols, l'exposition défavorable, les broussailles, la sauvagine. Comment ne pas transposer dans ce schéma le théâtre de la confrontation entre le monde des humains et celui des forces surnaturelles du légendaire ? Dans ces écarts, les êtres fantastiques ne sont-ils pas à l'image des marginaux, des déclassés, des *fadats*, des fous, des chemineaux, des forains, nombreux avec la plus grande ouverture née de l'amélioration des voies de communication, des cohortes errantes de mendiants lors des crises de subsistances, des éléments les plus vulnérables de la communauté, les sans-terres affaiblis par l'érosion des pratiques communautaires ? Ces récits ne résonnent-ils pas des affrontements sociaux portés par les convoitises des biens de la terre





carte 2 : L'espace du légendaire au Viala-du-Pas-de-Jaux (12), DAO R. Azémar

ensembles du territoire que s'inscrivent les relations entre les habitants et le légendaire. Celui-ci constitue un registre qui identifie des éléments de l'espace et exprime une des dimensions de la relation culturelle qu'ont avec lui les habitants. Les pratiques spatiales s'inscrivent dans le déroulement journalier. Le jour, ces ensembles spatiaux sont parcourus, les repères mégalithiques y inspirent autant méfiance que respect dans les espaces éloignés que le paysan quitte le soir venu. La nuit, lorsque les villageois se replient dans l'agglomération, la *devèze* et les marges deviennent le domaine des forces naturelles et des êtres légendaires et fantastiques. « Ces monuments servent la nuit de retraite aux bêtes féroces, et le jour ils abritent les bergers contre les vents pluvieux du couchant. » (A.-A. Monteil, 1810).

C'est dans la *devèze* que le légendaire devient plus abondant, dans cet espace de conquête, sorte d'éternel front pionnier sur le causse qui, au gré des cycles de pressions et de déprises agraires, exprime les contraintes et les résistances d'un environnement plus hostile, moins favorable à l'Humain. C'est aussi un espace qui, aux XVIII^e et XIX^e siècles, devient le théâtre d'enjeux sociaux et économiques autour des communaux par exemple, d'où les populations les plus précaires tirent d'indispensables compléments. Toutes ces composantes liées à des conflits entre l'humain et le naturel, entre les

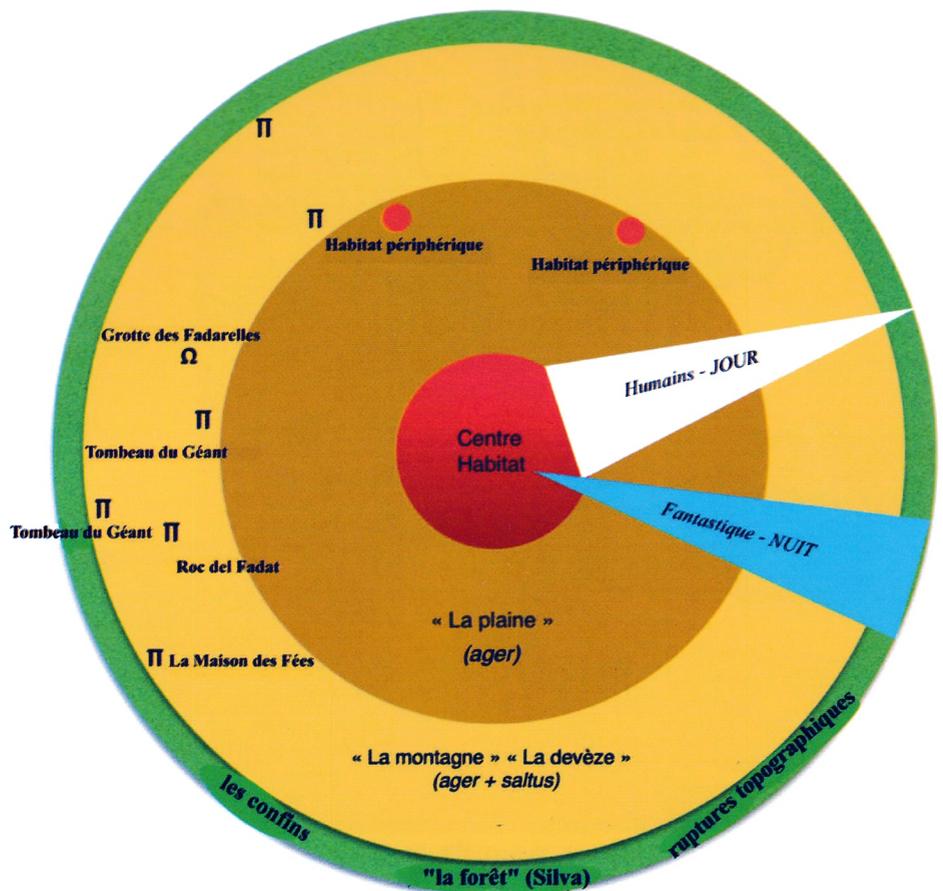
par les riches ? « *Gardez-vous de vendre le secret de la sauge, car si les riches le savaient, ils laisseraient les pauvres mourir de faim.* » N'y-a-t-il pas là une allusion à la lutte pour la survie des brassiers, des travailleurs, les plus démunis, ceux pour qui les usages collectifs et la fréquentation de la marge ou des communaux assurent l'indispensable en ce début du XIX^e siècle ? Les « riches » figurent la dépossession, à l'opposé d'un espace de partage. Les veuves, comme celle chez qui est enfermée la fée captive, ces femmes souvent isolées, démunies, n'incarnent-elles pas la pauvreté ? Marginalisées, ces misérables inquiètent souvent ; pèse sur eux le soupçon d'*emmascaïre*, de jeteurs de sort, de commerce avec le surnaturel. Avec ces acteurs, le confin ou la forêt qu'ils fréquentent ne composent-ils pas dans le paysage cette marge inquiétante, avec ses abris tels les grottes ou les dolmens, ces constructions qui ne peuvent être que l'œuvre de géants, souvent dans des lieux peu accessibles, refuge aussi des brigands, ces endroits reculés où ils détournent les voyageurs au retour des foires ?

Au-delà sont les confins, marqués par les limites communales héritières de celles des communautés d'Ancien Régime, par la distance du centre et souvent par les ruptures du relief, les cours d'eau ou les abrupts propices à borner le finage. Dans ces marges, cette frontière, se situent les espaces forestiers résiduels. C'est dans l'articulation de ces différents



Dolmen de Coste Rouge (Soumont - 34) carte postale début du XX^e siècle

intérêts contradictoires au sein de la communauté paysanne, innervent cette culture du légendaire. L'humain compose avec le naturel, comme avec le sorcier, le Fodat et la sorcière, la Fodorello ou la Gaïno qui détruisent mais aussi prédisent ou guérissent, et ainsi à la méfiance ou à la haine se mêle le respect face au surnaturel, comme quand le passant se signe à l'approche du dolmen de « *l'Oustal dé los Fadarellos* » au Clapier (M. Virenque, 1876). Les espaces du légendaire et leurs représentations s'inscrivent de cette façon dans la cohérence des finages. Dans ce contexte chronologique, la partition de l'espace avec les trois unités méditerranéennes *ager, saltus, silva* est soumise à un gradient du niveau de maîtrise anthropique qui dicte les localisations des composantes de l'agrosystème, mais aussi celle des représentations de l'imaginaire de l'espace et des peurs (R. Azémar, 2020, 2021)

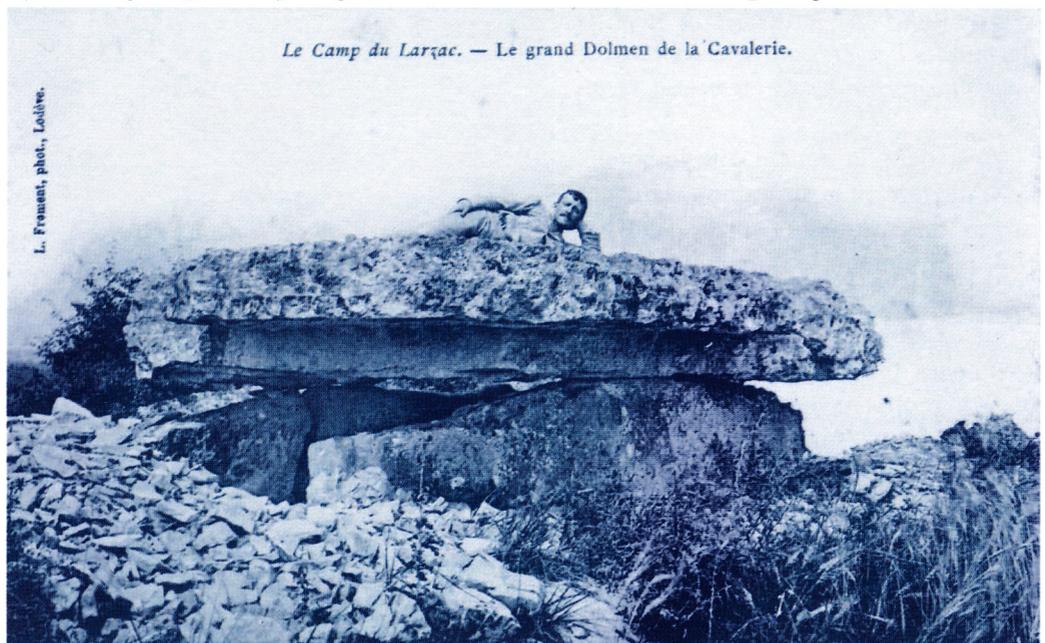


Conclusion

Au milieu du XIX^e siècle débute l'enquête sur le mégalithisme des Grands

Causses, au cœur d'un contexte d'optimum démographique et d'agriculture de subsistance finissante quand s'annonce l'économie agraire pour les campagnes caussenardes. Dolmens et menhirs s'y inscrivent dans la culture de la « civilisation paysanne », celle de la langue d'Oc avec son légendaire. Les monuments préhistoriques conservent des fonctionnalités économiques, sociales et culturelles dans l'organisation de l'agrosystème avec ses terroirs. Ce contexte chronologique et spatial, issu d'héritages, instruit sur l'identité d'une relation singulière des mégalithes avec leur environnement et peut livrer des jalons pour l'analyse de situations antérieures. Avec le légendaire, les êtres du merveilleux alimentent une véritable carte mentale de l'espace « *...ils marquent les limites du territoire, les particularisent. Ils en sont la représentation, ils en expriment l'essence.* » (D. Loddo et J.-N. Pelen, 2001). Après l'apogée démographique du XIX^e siècle, le passage est entamé vers un autre temps, les monuments s'effacent dans une nouvelle organisation de l'espace. L'évocation des dolmens du Larzac en 1834 par le baron de Gaujal souligne qu'« *un plus grand nombre a été détruit* », ce qui signe les effets d'une phase d'expansion de l'agrosystème mais aussi le début d'une transition. Et en citant le même auteur, les « *dolmens nommés par le peuple maisons des fées, parce que dans ce pays le peuple attribue aux fées tout ce qui est au-dessus de son intelligence ou de son pouvoir* », ces croyances perdent peu à peu leur sens de représentation spatiale avec l'achèvement de l'économie de subsistance et l'amorce du déclin démographique, ce que constate Pierre Temple en 1936 : « *Hélas, la plupart des légendes qui étaient attachées aux monuments sont perdues.* »

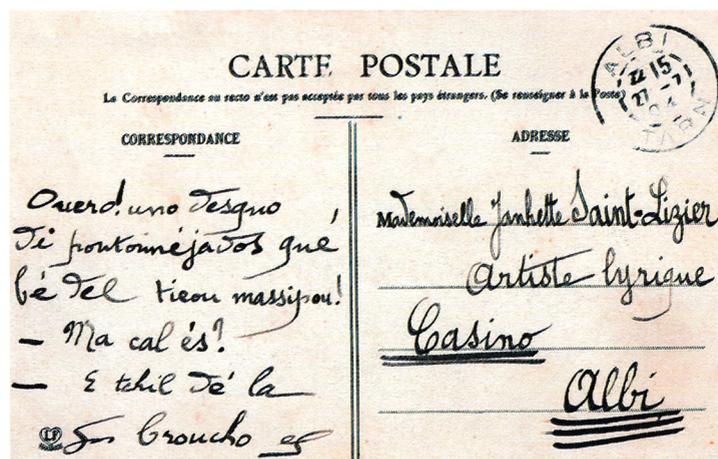
Espace, temps, mégalithes, fantastique : une représentation culturelle pour la "civilisation paysanne" au début du XIX^e siècle : le modèle de Sauclières, DAO R. Azémar



Dolmen du Jonquet : "l'oustal del Jaian" (La Cavalerie - 12)

BIBLIOGRAPHIE :

- AZÉMAR Rémi (2020) - *Les mégalithes du Larzac aveyronnais, interface d'un phénomène et gestion des espaces*, Thèse de Doctorat de l'EHESS, Université Toulouse Jean Jaurès, 763 p. et CDRom (en ligne sur Thèse.fr)
- AZÉMAR Rémi (2021) - Mégalithes et merveilleux : récit de paysage pour les Grands Causses, *Causses et Cévennes*, 4, pp. 646 - 653.
- AZÉMAR Rémi (2021) - Des mégalithes et des paysages sur le Larzac, *Études héraultaises*, 57, pp. 89 - 102.
- BEDEL Christian Pierre (1994) - *Nant*, Éd. Al Canton, 240 p.
- CARTAILHAC Émile (1877) - Le Roc del Fadat, le camp de las Goïnos, légendes aveyronnaises, *Matériaux pour l'Histoire Positive et Philosophique de l'Homme*, pp. 117-120
- CLOTTE Jean (1977) - *Inventaire des mégalithes de France, 5, Lot*, 1^{er} supplément à Gallia Préhistoire, Éditions du CNRS, 554 p.
- CLOTTE Jean et MAURAND Claude (1983) - *Inventaire des mégalithes de France, L'ouest aveyronnais*, 1^{er} supplément à Gallia Préhistoire, Editions du CNRS 118 p.
- CORD Gustave et VIRÉ Armand (1900) - *La Lozère, Causses, Gorges du Tarn*, Paris, Masson, 290 p.
- DELMAS Jean (2012) - L'enjambée du géant un mythe se rapportant à la traversée des vallées et aux limites, in *Croyances et rites en Rouergue des origines à l'An Mil*, Musée du Rouergue, pp. 283-322
- DELMAS Jean (2017) - in *La Cavalerie, des hommes, des femmes et leurs racines*, *Cercle Généalogique du Rouergue*. pp. 28-37
- DURAND-TULLOU Adrienne (1951) - *La légende d'Irène de Rogues ou légende des trois hermites*, Éd. Dupas, 36 p.
- DURAND-TULLOU Adrienne (1981) - *Religion populaire en Cévennes*, Annales du milieu rural, 191 p.
- LOMBARD-DUMAS M. A. (1893) - Catalogue descriptif des monuments mégalithiques du Gard, Mémoires de l'Académie de Nîmes, pp. 7-99
- GAUJAL de Marc Antoine François (1836) - Mémoire sur les Antiquités du Larzac, Bulletin Monumental- 3, 20 p.
- LEJEUNE Michel et alii (1985) - Le plomb magique du Larzac et les sorcières gauloises, Paris, Éd. du CNRS, 94 p.
- LODDO Daniel et PELEN Jean - Noël (2001) - *Êtres fantastiques des régions de France*, La Talvera - L'Harmattan, 304 p.
- LOURDOU Jacques (1998) - *Inventaire des mégalithes de l'Aveyron*, Vivre en Rouergue, 174 p.
- MASSA Frédérique (1991) - *Mégalithes et traditions populaires*, Dictionnaire illustré, 191 p.
- MONTEIL Amans Alexis (1810) - *Description du département de l'Aveyron*, Carrère, Rodez, 294 p.
- MORTILLET de Adrien (1905) - *Les monuments mégalithiques de la Lozère*, Schleicher frères, Paris, 63 p.
- SOUTOU André (1977) - *La Couvertorade*, Maury, 40 p.
- TEMPLE Pierre (1936) - *La Préhistoire du département de l'Aveyron*, Larguier - Nîmes, 157 p.
- VIRENQUE Michel (1876) - Des monuments dits celtiques du canton de Cornus et de ses environs, *Mémoires de la Société des Lettres Sciences et Arts de l'Aveyron*, t. X, pp.34-51



Dolmen de Vaour (81) en cours de fouille, carte postale timbrée du 27 juillet 1904 - traduction du texte au verso : " (Ouèro!) une corbeille de baisers qui vient de ton petit serviteur!- Mais qui c'est? - Le fils de la sorcière"